

L'autre bataille de Poitiers

PHILIPPE SÉNAC

L'autre bataille de Poitiers

Quand la Narbonnaise était arabe
(VIII^e siècle)

ARMAND COLIN

Collection *Mnémosya*

Illustration de couverture : © Flickr - Levan Ramishvili
Légende : Charles Martel à la bataille de Tours,
Grandes Chroniques de France

Cartographie : Carl Voyer

Mise en pages : Nord Compo

NOUS NOUS ENGAGEONS EN FAVEUR DE L'ENVIRONNEMENT :



Nos livres sont imprimés sur des papiers certifiés pour réduire notre impact sur l'environnement.



Le format de nos ouvrages est pensé afin d'optimiser l'utilisation du papier.



Depuis plus de 30 ans, nous imprimons 70 % de nos livres en France et 25 % en Europe et nous mettons tout en œuvre pour augmenter cet engagement auprès des imprimeurs français.



Nous limitons l'utilisation du plastique sur nos ouvrages (film sur les couvertures et les livres).

© Armand Colin, 2023

Armand Colin est une marque de
Dunod Editeur 11, rue Paul Bert 92240 Malakoff
www.dunod.com

ISBN : 978-2-200-63549-7

Introduction

C'est dans une petite salle de la galerie Sully au musée du Louvre que l'on peut contempler depuis 1991 une sculpture en bronze de Jean-François Théodore Gechter appelée le *Combat de Charles Martel et d'Abderamane roi des Sarrazins*. L'œuvre avait été commandée à l'artiste par le ministère du Commerce et de l'Industrie et elle fut exposée au salon de 1833. La même année, le roi Louis-Philippe entreprenait de convertir le château de Versailles en musée historique de la France et c'est là, dans la galerie des batailles, que fut exposée en 1837 *La Bataille de Poitiers* que venait de peindre Charles de Steuben, non loin de deux autres toiles consacrées à la *Bataille de Tolbiac* et à *Charlemagne à Paderborn*. La victoire de Charles Martel s'inscrivait ainsi dans les grands moments qui avaient fait la France. En ce même dix-neuvième siècle, le vainqueur de Poitiers était représenté par le sculpteur Jean-Baptiste Joseph Debay (m. 1863) sous la forme d'une statue exposée dans une des galeries du château de Versailles. Quelques années plus tard, en 1874, le peintre Pierre Puvis de Chavannes consacrait à son tour à l'événement un tableau imprégné d'un caractère plus religieux ayant pour titre *Entrée de Charles Martel à Poitiers après sa victoire sur les Sarrasins en 732*. Sur plusieurs de ces œuvres, le maire du palais portait une couronne alors qu'il ne fut jamais roi, mais c'est sans aucun doute à cause de ses succès militaires que sa figure s'imposait alors et en tout premier lieu à la suite de son triomphe près de Poitiers.

Comme nombre d'auteurs l'ont déjà souligné, l'intérêt porté à cet épisode n'était pas récent, même si les sources les plus anciennes ne s'étendent guère sur l'événement. Les quelques chroniqueurs arabes qui y font allusion se limitent à évoquer la mort de l'émir 'Abd al-Rahmân al-Ghâfiqî en martyr de l'Islam lors d'une expédition dans le pays des Francs, en un lieu nommé *balât al-shuhadâ'*, c'est-à-dire « la chaussée des martyrs », tantôt en l'année 114 de l'hégire (732), tantôt en l'année 115 (733). De leur côté, les annales franques fixent le plus souvent l'événement à l'année 732, mais en des termes très brefs qui relatent, comme dans les *Annales Petaviani*, que « Charles livra un combat

contre les Sarrasins au mois d'octobre, un samedi ». Plusieurs d'entre elles, comme la *Chronique de Frédégaire*, accusent le duc Eudes d'Aquitaine de s'être allié aux Sarrasins, tandis que la *Chronique de Moissac* rapporte qu'après avoir été vaincu, le duc demanda l'aide de Charles Martel, ce qui semble plus conforme à la réalité comme l'avait bien montré Michel Rouche¹. La source la mieux documentée sur la rencontre demeure la *Chronique mozarabe de 754*, c'est-à-dire un manuscrit rédigé par un religieux anonyme qui vivait vers le milieu du VIII^e siècle en Andalousie et qui disposait d'informations très précises provenant peut-être même d'individus qui avaient participé au combat. Le long récit qu'il en fournit est demeuré célèbre puisqu'on y voit employer le terme « Européens » pour désigner les troupes de Charles Martel, et cette mention fut souvent reprise par la suite pour faire de la bataille un conflit entre deux mondes, l'Occident chrétien et l'Islam :

« Abd al-Rahman, voyant la terre pleine de la multitude de son armée, franchissant les montagnes des Basques et foulant les cols comme des plaines, s'enfonça à l'intérieur des terres des Francs ; et déjà en y pénétrant, il frappe du glaive à tel point qu'Eudes, s'étant préparé au combat de l'autre côté du fleuve appelé Garonne ou Dordogne, est mis en fuite. Seul Dieu peut compter le nombre des morts et des blessés. Alors Abd al-Rahman en poursuivant le susdit Eudes décide d'aller piller l'église de Tours tout en détruisant sur son chemin les palais et en brûlant les églises. Lorsque le maire du palais d'Austrasie en France intérieure, nommé Charles, homme belliqueux depuis son jeune âge et expert dans l'art militaire, prévenu par Eudes, lui fait front. À ce moment, pendant sept jours, les deux adversaires se harcèlent pour choisir le lieu de la bataille, puis enfin se préparent au combat, mais, pendant qu'ils combattent avec violence, les gens du nord demeurant à première vue immobiles comme un mur restent serrés les uns contre les autres, telle une zone de froid glacial, et massacrent les Arabes à coups d'épée. Mais lorsque les gens d'Austrasie, supérieurs par la masse de leurs membres et plus ardents par leur main armée de fer, en frappant au cœur, eurent trouvé le roi, ils le tuent ; dès qu'il fait nuit le combat prend fin, et ils élèvent en l'air leurs épées avec mépris. Puis le jour suivant, voyant le camp immense des Arabes, ils s'apprêtent au combat. Tirant l'épée, au point du jour, les **Européens** observent les tentes des Arabes rangées en ordre comme elles avaient été disposées. Ils ne savent pas qu'elles sont toutes vides ; ils pensent qu'à l'intérieur se trouvent les phalanges des Sarrasins prêtes au combat ; ils envoient des éclaireurs qui découvrirent que les colonnes des Ismaélites s'étaient enfuies. Tous, en silence, pendant la nuit, s'étaient éloignés en ordre strict en direction de leur patrie. Les **Européens**, cependant, craignent qu'en se cachant le long des sentiers, les Sarrasins ne leur tendent des embuscades. Aussi, quelle surprise lorsqu'ils se retrouvent entre eux après avoir fait vainement le tour du camp. Et, comme ces peuples susdits ne se soucient nullement de la poursuite, ayant partagé entre eux les dépouilles et le butin, ils s'en retournent joyeux dans leurs patries². »

Par la suite, la victoire de Charles Martel fut mentionnée par de nombreux chroniqueurs comme Adémar de Chabannes et Sigebert de Gembloux, mais c'est après le milieu du XIII^e siècle qu'elle connut une renommée particulière avec les *Grandes chroniques de France*. Ce manuscrit destiné à célébrer l'histoire des Francs fit l'objet de plusieurs éditions enluminées tout au long du bas Moyen Âge. On y rapportait que Charles Martel fut le défenseur de la foi chrétienne et qu'il avait tué 375 000 Sarrasins lors de la bataille. Poitiers figura ensuite dans l'*Histoire des faits et gestes des rois francs* que le chroniqueur Paul Émile de Vérone rédigea à la demande de François I^{er} en 1516 et dans lequel Charles Martel était décrit comme le défenseur de la patrie. Deux siècles plus tard, Voltaire avançait que sans Charles Martel, la France serait devenue une province mahométane et Chateaubriand reprit cette opinion en affirmant que la bataille était un des plus grands événements de l'Histoire et que « les Sarrasins victorieux, le monde était mahométan ».

En réalité, c'est surtout avec les débuts de la conquête de l'Algérie que la bataille de Poitiers suscita un vif regain d'intérêt, comme en témoignent les œuvres d'art que l'on vient d'évoquer. Quelques décennies plus tard, après la défaite de 1870, à une époque où l'occupation de l'Alsace-Lorraine suscitait une très vive amertume, la III^e République récupéra l'épisode pour souligner la capacité du peuple franc à repousser toute invasion étrangère. La victoire de 732 fit l'objet d'un long développement dans *L'Histoire de France racontée à mes petits enfants* de François Guizot (1872), et elle figura même dans divers manuels de l'école primaire, comme celui que rédigea Ernest Lavisse pour le cours moyen en 1913, où il écrivait que « Charles Martel a empêché les Arabes de conquérir notre pays ». Dépourvue de toute connotation religieuse, la bataille devint même l'un des principaux jalons du « roman national », aux côtés de Bouvines, de Marignan ou de Valmy.

Plus récemment, la victoire de Charles Martel a connu un nouveau retentissement lorsque certains mouvements politiques en firent un symbole face à la propagande islamiste. Interprétée comme l'une des premières manifestations du « choc de civilisations » cher au professeur américain Samuel Huntington, elle est alors devenue un sujet de polémiques et de tensions : à titre d'exemple, le petit musée créé en 1999 au nord de Poitiers sur le site présumé de la bataille a ainsi fait l'objet de dégradations volontaires, ce qui illustre bien les passions qu'a suscitées cet affrontement. Plusieurs pages Web lui sont consacrées et elle envahit même régulièrement les réseaux sociaux. Dans un ouvrage publié peu de temps après les attentats survenus à Paris en 2015 et l'apparition du slogan « Je suis Charles Martel », William Blanc et

Christophe Naudin avaient ainsi montré combien cet événement avait participé à l'élaboration d'un mythe identitaire et combien il avait été récupéré à des fins politiques³. En questionnant une multitude de sources, d'ouvrages, d'illustrations et d'œuvres d'art, ces deux auteurs avaient parfaitement étudié l'écho suscité par cette bataille depuis le Moyen Âge jusqu'à nos jours, tout en soulignant le regain d'intérêt qu'elle avait récemment suscité dans certains milieux politiques qualifiés d'islamophobes. Il sera de toute évidence difficile d'aller plus loin sur ce sujet, même si l'historien Georges Minois est revenu sur la question en 2020 dans un livre consacré à Charles Martel dans lequel celui-ci est qualifié de « rempart de l'Occident » et de « marteau de l'islam⁴ ».

On pourrait toutefois poursuivre le débat en s'interrogeant sur le lieu précis du combat ou en suggérant de réviser la date traditionnellement admise du samedi 25 octobre 732, mais, en l'absence de nouvelles sources ou de vestiges matériels, seule la portée de l'événement demeure sujette à des interprétations divergentes, y compris dans les milieux universitaires. Pour certains spécialistes de l'Islam médiéval, comme Françoise Micheau, cette bataille n'aurait été qu'une « escarmouche » et le raid de 732 ne fut pas une invasion mais une simple razzia⁵. En revanche, pour d'autres, on aurait tort de minimiser la signification de cette bataille et rien n'interdit d'imaginer que, si Charles Martel avait été vaincu, l'expansion arabe se serait poursuivie et l'Aquitaine soumise. En 2017, dans un blog du journal *Le Monde*, Pierre Guichard condamnait d'ailleurs l'emploi du mot « escarmouche » pour évoquer l'événement en écrivant que « l'effort, justifié, pour "démystifier" un événement ne devrait pas amener, en oubliant les textes, à le minimiser à tel point qu'il en disparaît presque⁶ ». De fait, dans *l'Histoire mondiale de la France* publiée la même année sous la direction de Patrick Boucheron, la date de 732 était volontairement abandonnée⁷.

Négliger outrancièrement la date de 732 serait toutefois très excessif et ce pour plusieurs raisons. D'abord parce que si l'on associe l'échec de l'émir 'Abd al-Rahmân al-Ghâfiqî près de Poitiers à la défaite arabe devant Toulouse en 721 ou à la victoire de Pélage à Covadonga dans les Asturies en 722, ce nouveau revers traduit l'essoufflement des conquêtes arabes commencées un siècle plus tôt en Orient. En 718 déjà, le second siège de Constantinople par les armées omeyyades s'était achevé par un échec. Surtout parce que dans la perspective de la Gaule de ce temps, la victoire de Poitiers fut une étape décisive dans la progression franque vers le sud, et l'on pourrait même considérer qu'en écrasant le duc Eudes d'Aquitaine, les troupes venues d'Al-Andalus rendirent un grand service à Charles Martel puisque, peu après

la mort du duc (735), le puissant maire du palais s'empara de Bordeaux et d'autres forteresses. La victoire de Poitiers participa aussi au rapprochement du prince franc avec le pape Grégoire III, et 732 fut ainsi à l'origine de l'alliance entre Rome et les Francs qui allait conduire au premier sacre de Pépin le Bref en 751. Soulignons enfin qu'au regard des conflits avec les musulmans, l'effet de cette victoire ne fut pas non plus négligeable puisqu'elle les détourna définitivement de l'Aquitaine. Plus jamais en effet les armées venues d'al-Andalus n'empruntèrent la voie des Pyrénées occidentales pour pénétrer en Gaule. La bataille de Poitiers n'est donc pas un événement historique anodin, mais il n'empêche que l'attention portée à ce fait d'armes s'avère finalement très excessive dans la mesure où, contrairement à ce qu'on a parfois écrit, la victoire de Charles Martel n'a jamais mis un terme aux combats qui opposaient les Francs aux contingents arabes établis en Gaule. On pourrait même se demander si l'écho suscité par la victoire de Charles Martel à Poitiers ne fit l'objet d'une notoriété croissante au fil des siècles pour atténuer l'ampleur de la défaite qu'y subirent le roi Jean II le Bon et son fils Philippe face au Prince noir en 1356.

En réalité, le vrai problème est ailleurs. Il réside dans le fait que cet événement a fini par reléguer au second plan d'autres épisodes contemporains, à commencer par le maintien à cette date d'une présence arabo-musulmane en Gaule méditerranéenne, ainsi que les combats qui opposèrent là pendant plus d'un demi-siècle les guerriers francs aux troupes arabes. Or, étrangement, cette histoire n'a pas connu le même succès que la bataille de Poitiers, comme si la présence musulmane en Gaule se réduisait au bref épisode poitevin ou à la Provence sarrasine au cours du x^e siècle. À titre d'exemple, un récent numéro de la revue des *Dossiers d'Archéologie* consacré à « Narbonne antique et médiévale » passe allègrement des Wisigoths de l'Antiquité tardive au Moyen Âge, sans rappeler que cette cité fut pendant plusieurs décennies la capitale d'un territoire relevant de Cordoue et qu'elle resta longtemps exposée à la menace, y compris en pleine période carolingienne⁸. On ne saurait en vouloir aux responsables de cette publication dans la mesure où l'objectif était de mettre en valeur les efforts réalisés pour restituer la richesse des vestiges romains de cette région et l'ouverture du remarquable musée *Narbo Via*, mais une telle absence n'en demeure pas moins révélatrice, comme si cette présence arabe n'avait été qu'une simple parenthèse. Fort heureusement depuis, une exposition intitulée *Septimanie. Languedoc et Roussillon entre Antiquité et Moyen Âge* a eu le mérite de présenter sur le site de Lattara, à Lattes, dans l'Hérault, quelques objets se rapportant à cette

époque⁹. Il s'agit-là d'une initiative tout à fait louable, non seulement parce que de nombreuses découvertes archéologiques se sont produites depuis plusieurs années, mais aussi parce que les sources écrites, qu'elles soient arabes ou latines, témoignent bien d'un passé auquel on a souvent accordé qu'une attention secondaire en privilégiant l'année 732.

Loin de l'Aquitaine et de l'agitation médiatique qui a entouré le succès de Charles Martel, les pages qui suivent se proposent donc de restituer une *autre* histoire, en privilégiant une approche événementielle. Pour mieux en apprécier le déroulement et la portée, elles ne se placeront pas dans la perspective de « l'histoire de France » ou d'un quelconque « roman national », mais dans celle d'un monde musulman en plein essor. Il s'agit là d'un choix tout à fait légitime, non seulement parce que les offensives arabes menées en Gaule méridionale constituent le prolongement d'une expansion armée marquée par la conquête de l'Égypte, de l'Afrique du Nord et de l'*Hispania* wisigothique, mais aussi parce qu'il est impossible de retracer l'histoire de la domination arabo-musulmane en terre narbonnaise sans tenir compte des faits qui marquèrent l'évolution politique de l'Occident musulman, et celle d'al-Andalus en particulier. Ce sont ces données qui rythmèrent les expéditions menées en terre franque et, sans minimiser la puissance des armées des premiers Carolingiens, ce sont les conflits et les tensions qui surgirent chez les conquérants qui conduisirent à leur affaiblissement et à la fin de leur domination sur ces espaces si éloignés de l'Orient.

Sans doute ce projet n'est-il pas inédit. De fait, bien après le récit des annalistes et des chroniqueurs médiévaux, nombre d'auteurs ont déjà évoqué ce lointain passé. La prise d'Avignon et de Narbonne fut ainsi retracée en 1667 par l'aumônier de Louis XIV, Jacques Carel de Sainte-Garde, dans un long poème intitulé *Les Sarrazins chassez de France*. L'ouvrage ne connut qu'un succès mineur, mais il fut republié l'année suivante sous le titre *Charle Martel et les Sarrazins chassez de France*, le héros de cette œuvre n'étant plus Charles Martel, mais son demi-frère Childebrand. Au siècle suivant, vers 1730, les deux pères bénédictins Claude Devic et Joseph Vaissète rapportaient à leur tour tous ces moments dans leur monumentale *Histoire générale de Languedoc*. Par la suite, d'autres historiens ont aussi abordé ces faits comme François Guizot (m. 1874) qui relata la prise de Narbonne en des termes empreints d'un clair parti pris en faveur des Francs et de la suprématie du christianisme :

« La conquête de la Septimanie fut plus longue que difficile ; après avoir parcouru en vainqueurs les campagnes du pays, les Francs tinrent bloquée pendant trois ans Narbonne, sa capitale, où les Arabes d'Espagne, très affaiblis par leurs discordes,

essayèrent en vain de faire arriver des renforts. À côté des Arabes musulmans, la population de la ville comptait beaucoup de Goths chrétiens qui se lassèrent de souffrir pour la défense de leurs oppresseurs ; ils nouèrent avec les chefs de l'armée de Pépin des négociations secrètes, à la suite desquelles ils ouvrirent les portes de la ville. En 759, après avoir été quarante ans sous la domination des Arabes, Narbonne passa définitivement sous celle des Francs, qui garantirent à ses habitants la libre jouissance de leur loi gothique et romaine et de leurs institutions locales. Il paraît même que, dans la province d'Espagne limitrophe de la Septimanie, un chef arabe, Soliman, qui commandait à Gérone et à Barcelone, entre l'Èbre et les Pyrénées, se soumit à Pépin, lui et le pays qui dépendait de lui. Évènement important dans le règne de Pépin et même dans l'histoire moderne, car ce fut là le point où l'islamisme, naguère agressif et vainqueur dans l'Europe méridionale, commença à se sentir définitivement vaincu et à reculer devant le christianisme¹⁰. »

D'autres grands médiévistes comme Louis Halphen, Pierre Riché ou Michel Rouche mentionnèrent aussi ces combats en relatant les débuts du monde carolingien, et ils figurent maintenant en bonne place dans le beau livre de Geneviève Bührer-Thierry et de Charles Mériaux publié sous le titre *La France avant la France (481-888)*, même si, là encore, la bataille de Poitiers y occupe une place plus conséquente¹¹. À l'échelle régionale, ces conflits ont également été exposés dans plusieurs ouvrages, à commencer par des livres retraçant le passé des villes languedociennes, qu'il s'agisse de Nîmes ou de Béziers. *L'Histoire de Narbonne*, publiée en 1981 sous la direction de Jacques Michaud et d'André Cabanis, leur consacra quelques pages et, en 2005, André Bonnery aborda plus longuement ce passé dans un ouvrage consacré à la « Septimanie », au moment où certains prétendaient donner ce nom à tout le Languedoc-Roussillon, au grand dam des Catalans¹².

Il en fut de même pour nombre d'arabisants et de spécialistes du monde arabo-musulman, à commencer par Maurice Reinaud en 1836 dans son livre *Les invasions des Sarrasins en France*, puis par Évariste Lévi-Provençal qui lui consacra de précieux développements dans le premier tome de *L'Histoire de l'Espagne musulmane* publié en 1950. Par la suite, ce fut un autre arabisant renommé, Charles Pellat, qui rédigea pour *l'Encyclopédie de l'Islam* une brève notice consacrée à Narbonne avant de s'intéresser aux combats qui préludèrent à la prise d'Avignon par Charles Martel en 737. François Clément évoqua pour sa part en 2006 la « province arabe de Narbonne » dans un ouvrage collectif intitulé *Islam et les musulmans en France* et l'auteur des lignes qui suivent s'est lui-même intéressé à plusieurs reprises à la question à l'occasion de travaux consacrés aux relations entre les premiers Carolingiens et le monde arabo-musulman au cours des VIII^e-IX^e siècles.

On ajoutera que si ces événements ont également intéressé des historiens allemands ou anglo-saxons, comme Roger Collins et plus récemment Frank Riess, c'est surtout en Espagne qu'ils ont fait l'objet d'une attention particulière, dans la mesure où les offensives menées en Gaule méridionale prolongeaient celles qui aboutirent à la conquête de l'Espagne wisigothique. Ainsi, en 1910, Francisco Codera publiait un article intitulé « *Narbona, Gerona y Barcelona bajo la dominación musulmana* ». D'autres médiévistes espagnols se penchèrent ensuite sur la question comme Pedro Chalmeta, Eduardo Manzano Moreno, Luis Agustín García Moreno et Alejandro García Sanjuán, et c'est tout particulièrement en terre catalane que l'établissement de contingents arabes en Narbonnaise fut à l'origine d'un vif intérêt, comme l'indiquent les travaux de Ramon D'Abadal i de Vinyals, de Josep Maria Salrach, de Ramon Martí et de plusieurs de ses élèves, peut-être parce qu'une partie de ces terres allaient ensuite former la « Marche hispanique », sorte de prélude à la Catalogne.

Si les combats survenus dans ce midi languedocien au cours du VIII^e siècle ont donc retenu depuis longtemps déjà l'attention des historiens, il n'en est cependant pas de même pour la présence arabo-musulmane dans ces régions, son importance étant souvent mise en cause ou du moins minorée. Réagissant sans doute aux excès de certains érudits locaux, l'éminent médiéviste que fut Lucien Musset écrivait ainsi au début des années soixante-dix :

« Il faut rejeter catégoriquement toutes les traditions tardives qui parlent de colonies sarrasines en Gaule. Les musulmans, en Septimanie, ne furent que des cadres, si minces que le gouvernement des principales villes était laissé à des comtes goths. On ne possède aucun vestige architectural des Musulmans en France [...] et l'archéologie ne peut verser dans le débat que quelques monnaies trouvées dans la Narbonnaise¹³. »

Cette opinion n'est plus d'actualité, mais l'objectif de ce livre n'est pas de défendre une thèse contraire en surévaluant l'importance de la présence arabo-musulmane dans ces régions, et il serait naturellement insensé de prétendre associer Narbonne à Cordoue, Grenade ou Séville. Treize siècles nous séparent des faits que l'on entend relater ici, et les traces que cette présence a laissées derrière elle sont tout aussi réduites dans d'autres cités soumises en ce temps telles que Gérone ou Barcelone. Le souci de garder mesure ne doit cependant pas réduire la domination arabe en Gaule narbonnaise à un simple « détail » de l'histoire languedocienne, et c'est dans cette perspective que l'on entend regrouper ici toutes les données qui la concernent, d'en restituer l'histoire et d'en mesurer le souvenir dans une plus longue durée. Peut-être même